

[28 janvier, Paris]

28 – 1 – 1962. Midi trente.

Mille choses : les fêtes se sont bien passées, Noël chez les Baudry, Nouvel An avec ma mère et celle de Marcelle, chez nous. Sorte – je crois – de réconciliation.

Puis : sommes devenus propriétaires. Avec l'avocat de mon père, l'agence, nous avons signé et payé : cinq millions huit cent mille : c'est *La Gaillardière*, à Dordives, près du Loing et la forêt de Fontainebleau. Et il y aura des travaux, entre autres pour faire la salle de séjour. Superbes promenades, calme, tout. Voilà. Pendant ce temps mes parents ont emménagé dans le superbe appartement du parc Monceau. (Décoré par Jansen.)

Puis : nage dans littérature. Grâce à Thomas. Après Aury et Arland, à Cabris pour l'instant. Paulhan a aimé mon roman. Veut lire les *Heures...*, et vais tout à l'heure, le déposer. Thomas parle de moi ; me fait venir aux cocktails, etc. De Bosquet [,] m'a fait lecteur chez Calmann-Lévy : là, suis donc de l'autre côté de la barrière. Marrant.

Donc, peu à peu...

Connaissances : très curieux. Mère et fille, vaguement hostiles, puis non, et par lesquelles je me fais lire, discuter... tout ça à partir du dancing de La Coupole.

Puis, plus tard, reprendre mon test de philo.

[6 février, Dordives – Carnet bleu]

6 – 2 – 62. Dix-huit heures.

Dordives : propriété ! Bon feu de cheminée, mais la salle à manger reste froide. L'architecte est venu pour les travaux. À la NRF : temps, contretemps, intervention de Brice Parain, pour [,] plus Thomas.

Idée de roman : un écrivain petit de science-fiction, est traduit, invité par traductrice. C'est la femme d'un psychiatre. Lequel devient fou la nuit (seule sa femme le voit). Il le devient parce que, sans qu'il le sache, une des filles qu'il soigne, rêve à lui la nuit. Le psychiatre – croyant que sa femme l'aime, alors que non, vainc cet amour impossible – alors que cela eût sauvé la malade. Ses nuits redeviennent normales. Mais le jour, où il apprend que c'est l'écrivain qui devient fou la nuit, il le tue. (Car il sait pourquoi.)

Technique : un point de détail d'un chapitre, est repris tout au long, un verre grossissant dans le chapitre suivant. Et cela souvent, déforme la vision (ex : je, il, etc.).

Curieux, n'est-ce pas ? J'imagine le déroulement dans somptueuse propriété, au bord d'un lac. Pendant ce temps, suis assis sur le coffre en bois. Mon romancier verrait « l'an 2000 ». Surtout : éclatement des cloisons séparant les cerveaux. D'où : plus d'individus. Ni : plus de machines. Tout aboutirait à une monstrueuse individualité collective. D'où : lutter contre ça. Et peut-être qu'on y reste.

Il y aurait aussi la fille du psychiatre. Titre : De plain-pied avec l'aube.

[9 mars, Paris– Carnet bleu]

9 – 3 – 62.

Retour de ski où ça a été fameux. Ai fait progrès, suis bronzé (ai eu accident de voiture). Mais en ce moment, au Luxembourg. Plonge dans un cafard gris. Il semble que ça va marcher à la *NRF* mais c'est tellement long !

À quoi mène tout cela ? Heure caoutchouteuse, n'en finit plus de recommencer.

À odeur molle, à image... Quelle image ? Autrefois, j'étais. Est-ce sûr ? Mille cris ne font qu'une voix. Et mille voix, qu'une seule terre.

Peut-être est-ce un poème, peut-être, comme l'heure, une paroi de caoutchouc sur laquelle inutile de cogner puisque ça ne fait pas mal. Un jour, il sera temps de se lever. Ce jour-là coïncideront les « j'étais » et les « je serai », en sorte que je pourrai tout simplement être. Ce seront les deux pôles dont je serai le pont.

Si je sens que je n'étais rien ni ne serai grand-chose, je ne peux à présent être les Ponts et Chaussées. On n'a pas vu encore de pont accroché à rien. Extraordinaire qu'un pont puisse exister. *Mocm [sic]. Die Brücke. Bridge.* La berge aussi d'ailleurs a du charme. Surtout celle qui longe certain canal que je connais.

Tout est bien qui commence mal. Je voudrais... l'inouï, et au-delà. Paroxysme mesuré, latent.

**[27 mars, Paris]**

27 – 3 – 62. Vingt heures.

Quand je relis certaines pages de mon journal, j'ai honte. Tant de pusillanimité ! Cet infect contentement de soi. En l'ouvrant à l'instant, j'étais prêt à me plaindre, à geindre, à faire n'importe quoi : en effet, chez Gallimard, malgré Thomas et les autres avis favorables, suis en train de frôler le refus, puisqu'en dernier ressort c'est Gaston et Claude Gallimard qui décident. Depuis deux jours, je me traîne. Il y a quelque chose de béant, d'impuissant en moi, qui est effarant. Ce mur, ce mur, [*sic*] et pourtant, en cet instant, je peux peut-être penser que je le mérite. C'est la punition peut-être de ma façon traînante de vivre...

Thomas m'avait faire connaissance avec Brice Parain, le philosophe, qui a un haut poste chez Gallimard. Type épatant, parlant couramment le russe. Un soir, je l'ai reconduit en voiture, et nous avons ri, chanté, bien qu'il soit déjà d'un certain âge (!). Lui a été pour. De même Blanzat. Par contre, à la revue, je n'ai que des ennemis, m'a dit Thomas, et le sourire de Dominique Aury, Paulhan, etc., n'est qu'hypocrisie. Pourquoi ? Que lui ai-je fait ? Bref, j'ai été obligé de donner mes deux premiers livres, des chapitres de celui qui est en cours, etc. Et j'attends. Il y a de quoi devenir vraiment cinglé.

En février, trois semaines épatantes à Châtel : ski à outrance, ballades, vagues connaissances et bronzage. Nous y sommes allés avec le petit couple connu à [illisible] et Turquie : ce fut bien, malgré le dérapage de la voiture, juste avant Abondance qui eût pu mal finir. Elle fit un vol plané et fut stoppée devant le torrent par un tas de graviers. Donc, mal minime. Puis, avons été à Bourg, retrouver les Bastien et Chaussamy. Et ce fut bon enfant, comme d'habitude. Au retour, avons fait un détour « lamartinien » par Saint-Point, et... j'aime mieux ne pas penser à certaines choses, parce que c'est encore et toujours l'ennemi. Y a-t-il quelque chose plus haut ? Oui. Mais où ?

[16 avril, Dordives]

16 – 4 – 62. Minuit.

Faut-il tout noter ? La ferveur, l'amitié, est-ce que je sais ? Je veux parler de Thomas, à mon égard. Risquant de perdre son poste chez Gallimard, il fonce. Or, si l'on peut dire, la victoire de la défaite est totale : mon roman est refusé par ce même Gallimard. Je viens d'écrire au fils (Claude) une lettre, aussi cinglante que possible. Et Henri me téléphone à l'instant pour me lire le brouillon de la sienne. Comme on dit : ça ! c'est envoyé !

Demain matin, nous partons tous les quatre à Saint-Cézaire. Ma mère y est déjà. Thomas m'a dit hier que Gide avait manifesté la curiosité de la connaître : il avait dit à Thomas que ce jeune poète révélé (moi, à quinze ans), l'était avec la complicité de sa jeune mère ; et ça le surprenait. C'est moi qui ai proposé à Thomas de l'emmenner là-bas, avec sa femme. On peut dire qu'avec les « connaissances », (Bosquet m'a dédié un poème dans le recueil qu'il vient de faire paraître) les amis (Parain) et l'ami (Henri), j'entre en littérature par la voie triomphale de la défaite. (Lecteur, traduction, etc.) Ah ! On veut tout de moi (et encore) mais surtout pas mes romans ! Ils les auront quand même sur le coin de la gueule !

Les derniers jours, dans notre maison de Dordives avant sa transformation : calme, balades, rivières et bois. Y ai demandé un poste.

Ce soutien de Thomas, pour moi, mais aussi les lettres ! Quand je compare à Alain !

Et maintenant : courage, luttés. Aller ailleurs. Pour le moment au Seuil.

**[30 avril, Saint-Cézaire]**

Saint-Cézaire. 30 – 4 – 62. Dix heures.

Séjour épatant. Avons rejoint ma mère, qui est partie mardi. Promenades, soleil, presque pas de littérature, conversations. Écrit trois poèmes. Après déjeuner, regagnons Paris par Manosque (Giono qui attend Thomas) et Rennes (fille d'Henri chez la sœur de sa femme). Il y a quelques jours, réponse cinglante du vieux Gaston Gallimard.

Mais j'aurai le dessus.

Deux trois fois à Cabris. Bref, un peu de bravoure, pour Henri. Et puis, la lutte continue.

[12 mai, Paris]

12 – 5 – 62. Paris.

Suis un peu étourdi, abasourdi. Et d'abord l'histoire avec Gaston Gallimard. Henri Thomas a appris que la note contre mon livre était le fait de Claude Roy. Bien. Passons. Mon livre maintenant est au Seuil, et attend la décision. Henri a déjà prévenu Flamand, directeur du Seuil, qu'il ferait une préface pour mon roman. D'autre part, Henri a été pressenti par Brice Parain (influent chez Gallimard, agrégé de philo, et patronnant, supervisant les traductions) pour traduire Evtouchenko (nouveau poète soviétique connu – là-bas ça a l'air plus facile) – pour ces poèmes qui regimbent.

Henri – qui déjà m'avait fait connaître Parain, avions même chanté en russe dans ma voiture un soir que je le reconduisais – a répondu qu'il ne pouvait faire cette traduction qu'avec moi. Et Parain nous superviserait. Parain et Gaston Gallimard sont d'accord. Rendez-vous est déjà pris dans le bureau de Gaston où seront Henri, moi, Brice Parain, le vieux Gaston, et l'ami d'Evtouchenko, correspondant de *France-Soir* à Moscou, Michel Gordey.

Le piquant de l'histoire, c'est que c'est ce même Gaston qui m'a répondu à ma lettre que j'écrivais la veille de notre départ, à son fils Claude. Entre autres gentilleses, je les appelais : marchands. La femme d'Henri, Jacqueline trouve là – et c'est peut-être vrai – un beau trait de caractère.

Quoi d'autre ?

Vois presque chaque jour Jacqueline et Henri. Avons été ensemble à Rennes. Marcelle est rentrée à Paris où nous sommes revenus dare-dare, à cause de son allergie sur la lèvre, revenue elle aussi. Ce fut un curieux voyage, droit vers le soleil couchant, et la sœur, femme de riche chirurgien, et hôtel particulier, et cette ville de Rennes. Et cette sœur, Monique peint. Mal. Au retour, Nathalie – fille des Thomas – était avec nous. Que de belles provinces, de belles demeures, entre autres, le Perche.

Maintenant, entre ma mère et Marcelle, ça va. Marcelle voit maintenant que ma mère – qui nous aide et nous aime tant – a modéré cette espèce de présence peut-être un peu excessive, qui faisait irruption – peut-être partiellement à notre détriment – dans notre vie. Et je sais bien que ça été un coup dur pour ma mère qui a dû – à l'insu de mon père, trop occupé – trouver un nouvel équilibre. Puis-je dire que moi-même – en dehors de Marcelle – n'en ait pas été parfois un peu agacé ? Non.

Maintenant, un certain calme s'est établi.

À Saint-Cézaire, ce fut épatant. Notre table – avec Henri et Jacqueline – était harmonieuse comme tout. Il y avait là-bas un Canadien, sympathique, vivant dans le village médiéval six mois sur douze, avec qui nous jouons au portrait chinois.

À Manosque, Giono nous a très bien reçus. Simplicité, sans peut-être autre chose derrière, qu'on le comprenne comme on voudra. Hier, je lui ai écrit pour le remercier. Les paysages avant Manosque sont inouïs : la steppe, puis [illisible], [illisible]. C'est soudain une sorte d'oasis, et une plongée dans un Moyen-Âge à arcades. Et Giono nous a dit que nous avons raté le plan de Canjuers, ruines gallo-romaines vastes comme Paris. (!)

Ma mère – partie en avion avant nous – avait payé tous les suppléments sans compter la somme qu'elle m'avait remise pour régler pour tout le monde. Il est vrai que maintenant mon père a presque un milliard.

D'où : l'achat et transformation totale de la ferme, et le somptueux appartement de mes parents au parc Monceau.

Suis sur mon roman.

[13 mai, Paris]

13 – 5 – 62. Quinze heures.

Donc, cette réunion avec Gaston Gallimard a eu lieu. Gordey a parlé sans arrêt. Tout semblait dans le lac à cause de Julliard, mais dans la soirée, Henri me téléphonait pour me dire que ça marchait. Ils ont envoyé un contrat à Evtouchenko à Londres. Tout ça, semble vaseux (les auteurs soviétiques n'ayant en général pas le droit de décider eux-mêmes). Quoi qu'il en soit, j'ai été dans l'antre. Le vieux a fait semblant d'ignorer nos échanges de lettres acerbes. Quand on pense au vide, au snobisme de cette affaire Evtouchenko.

D'une façon – curieuse, on parle de moi, petit à petit, dans les coulisses grâce à Henri. Les quatre chapitres de mon roman en cours que je lui avais donnés, – et qui avait plu à Blanzat – Lambrichs est venu lui en parler (avec ces mois de décalage !). Ce Lambrichs qu'on avait cru l'auteur de la note contre moi : or, c'est faux. Et on parle – paraît-il – de mes quatre chapitres avec admiration.

D'autre part, Jacques Brenner, le jeune directeur du *Cahier des Saisons* [sic] (groupe Julliard, et qui fut de l'équipe 84 avec Lambrichs, Kern, Dhôtel, etc. dans les années héroïques d'avant [19]50) a abordé Henri en lui disant que j'avais – paraît-il – écrit quelque chose d'extraordinaire, les quatre premiers chapitres de mon nouveau roman. Et déjà il est prêt à publier *La Rencontre...* qui est pour le moment au Seuil. Pour l'instant, Les *Cahiers* préparent un numéro sur Armen Lubin, (ce poète que nous avons vu à Saint-Raphaël) et qui est vraiment quelqu'un. Grâce à Henri, je participe à cet hommage.

Tout à l'heure, avec lui et Jacqueline, allons à Meudon, chez Pierre Leyris, ce traducteur hors-pair, lequel, par sa femme Betty Courtauld [Betty Holland] est apparenté aux magnats des textiles anglais. Ils ont été somptueusement logés dans un hôtel dix-huitième, mais y mangent des nouilles à l'eau. La vieille convive Courtauld – qui s'y trouve en ce moment – est dure à la détente. Et on reproche à Pierre de n'avoir su, malgré son talent, ses cheveux blancs, jamais gagné de quoi vivre. Son vieux rêve de travailler chez Gallimard ne se réalisera sans doute jamais. Misérables injustices !

C'est Henri et Jacqueline qui m'ont raconté tout ça.

Alain m'a demandé mes quatre chapitres avec lesquels il est allé à Bordeaux : il veut relancer l'affaire chez Calmann[-Lévy].

On verra.

[4 juillet]

4 juillet [19]62. Onze heures.

Petites et grandes choses : voyage en sud-ouest avec Alain et Norma. L'affaire avec « Calmann » ne se fait pas. Au château de Mercuès, ancien palais des évêques de Cahors, et à présent hôtellerie, Alain m'a bien salement découragé. Affreux, et en même temps, tout ça, je trouve que c'est bien fait pour moi !

Prétextant malaise, avons laissé choir Alain à Poitiers et sommes allés seuls à Pointe du Raz. Beau. Au retour, apprends que Le Seuil s'intéresse à mon roman, (que Henri lui avait transmis), suis convoqué, et il se trouve que le bras droit de Flamand est un agrégé de philo avec qui je me suis promené à Cabris six ans plus tôt. Ce n'est qu'au bout d'une heure de conversation que nous nous sommes reconnus : François Wahl.

En même temps, Henri a eu l'idée d'écrire une préface pour mon livre, et c'est important. Quoi qu'il en soit, j'ai dû faire sur *Jojo*, un gros travail (et justifié) de corrections. Au fond il y avait là du laisser-aller. L'ai donné ainsi retravaillé à Wahl qui doit me téléphoner, mais qui ne téléphone pas. Suis inquiet.

Notre maison de Dordives avance ; le reste ça va. Partons le 7 à Sylvabelle, puis au Cap Nord (!).

Par moments, ma mère a des accès de nervosité. Suis-je responsable ? Est-ce mon égoïsme monstrueux ? De même que Marcelle est jalouse de Jacqueline Thomas (sans raison ? voir hier ce tête-à-tête, alors qu'Henri fait pour moi tellement !...).

Salaud ! Et pourtant il y a la soif, l'horrible soif ! Et je ne sais plus rien !

[13 août, Haparanda]

Haparanda (frontière suédo-finlandaise). 13 – 8 – 62. Dix-neuf heures.

Après avoir traversé Elseneur (château, etc.). Sud Suède, et étape à Gränna, beau motel, dans forêt dominant lac immense. Puis, Stockholm : beau, ennuyeux, superbes plans d'eau. Tour des canaux. Puis : train une nuit et matinée pour Luleå et tour du Cap Nord. Ici, tout, du minime au plus grand, est d'un beau confort cossu. Au wagon-restaurant, parlé avec un jeune instituteur suédois littérature. Ce matin, à l'arrivée, adjoints au groupe. Beaucoup d'Américaines.

Avons vu tout à l'heure les rapides de Kokkola, avec pont en forme de palissades pour arrêter les saumons. On les déguste dans des cabanes typiques : salle noire avec deux cheminées carrées au milieu. Dessus, de la cendre, et tout autour, d'immenses saumons empalés sur des bouts de bois fichés de biais. On dirait, ~~au~~ à première vue, d'énormes sucres d'orge. On s'assit autour, et on goûte son poisson, avec ses doigts, en l'arrachant lamelle par lamelle. Délicieux. De plus, ce petit village de pêcheurs, aux maisons rouges aux planches mal jointes, et la petite église, *idem*, au milieu. Partout, les énormes pieux servant à la construction de ces ponts également disjoints. Regrette d'avoir laissé l'appareil ici (photos).

Belle lumière nordique. Et ces lignes si horizontales ! Justement j'y pensais à propos de Van Horn et de Georges. Repense à la *Rencontre...*, à ce fait que François Wahl ait décidé d'un coup d'aller en Scandinavie, ne sachant où aller, il s'y est décidé, comme si mon projet l'avait séduit (il le connaissait). Oui, mais mon roman ?

Je tourne les choses et les retourne, et évidemment retrouve toujours les mêmes, mais sans doute abîmées, exténuées. Enfin, on va bien voir comment ça se passe chez les Lapons.

On peut dire de Catherine qu'elle me plaît pendant les vacances. Aussi, cet après-midi où elle m'a rejoint après le café, (pendant que j'étais seul) pour me parler des *Heures qui restent...* Voilà. Un lecteur, un de mes rarissimes lecteurs, et encore ! par piston, si l'on peut dire ! Je me suis donc emballé, ai parlé de la *Rencontre...*, de ses difficultés, de la préface d'Henri. À mon âge, voilà où j'en suis encore !

Et de plus : je scrute les rides de Marcelle, suis obsédé par un tas de choses, me raisonne, m'apaise. Et pourtant, il y a un rythme. Et puis, ce quelque chose...

**[15 août, Ivalo]**

Ivalo (Finlande). 15 – 8 – 62. Douze heures.

Hier, première étape en Finlande : Rovaniemi : infinies forêts de sapins maigres. Souvent, beaux lacs et fleuves métalliques. Villes étapes petites, mais ultra-modernes dont le centre est l'hôtel : dîners toujours en musique. Et hier soir, ai dansé avec des Finlandaises... Elles serrent bien leur cavalier ! Et ma troisième danseuse s'est brusquement enfuie ; on se demande pourquoi.

C'est à la fois dépaysant et non. La lumière varie non selon l'heure, mais selon ses propres caprices ; en particulier vers le soir, le jour semble se lever ! Et puis, il y a des rennes qui coupent la piste. Et puis, je creuse et tournicote...

[17 août, Hammerfest]

Hammerfest. 17 – 8 – 62. Vingt-et-une heures.

Hier, soleil de minuit. En fait de soleil, il n'y avait rien. Mais c'était le Cap Nord, cette noire masse dominant de trois cents [mètres] l'océan glacial. Et évidemment, le snack illuminé, derrière. La route qui mène de Honningsvåg au Cap Est inouïe : piste glissante dominant des précipices d'eau glacée ; avons quitté ce matin pour venir ici, ville la plus septentrionale du continent. Petit port typique de pêche, et comme toujours dans ce pays les petites maisons rouges, vertes. Venons de dîner : un grand buffet, *smörbröd* [sic] à la scandinave, et suis gavé. Durant tout ce voyage, on mange trop. Suivrai un régime à Paris.

Au fond, ce n'est que pour voir où en était la maison, et donc repasser par Paris que nous avons décidé d'aller au Cap Nord. Ne le regrette pas, sauf que j'eusse pu ne pas laisser la voiture à Tromsø, et ne pas me joindre à ce groupe où dominant les femmes seules, et surtout américaines.

Repense à cet océan glacial et compte mes calories. Regarde par la fenêtre : elle donne sur le fjord. Il fait plein jour. Hier, dans le bateau allant vers Honningsvåg, je vis, à un moment donné, pareils à une porte s'ouvrant, deux énormes rochers encadrant l'océan et pensai à la fin des *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, et à Poe en général.

Brusquement repense à une remarque de Thomas datant de 1938 : il n'y a dans mon journal aucune référence, citation, rien. C'est vrai. Ni même mes projets de roman, plans, etc. Parce que je crois que cela irait trop loin. Le journal doit être fait pour ramasser ce qu'on ne pense pas : les faits survenus, fulgurants, changeants. Bref, le quotidien et ses variations. Et même l'essentiel lorsqu'on est soumis aux variations du quotidien. Mais c'est tout. Le reste, c'est l'œuvre.

Parlons-en ! À mon âge, et toutes ces tournicoteries. Et je bouffe, bouffe, voyage, et c'est tout. Les résilles de mon esprit vont laisser glisser l'offrande de Dieu. Elle est où ? J'ai l'impression qu'avant de pouvoir me servir de mon arme, il me faut la chercher dans la boue. Rien ne dit qu'ensuite je saurai m'en servir et arracher l'inarrachable, mais j'en suis maintenant à un point où il me faut me traîner dans la merde pour retrouver ce que j'ai laissé tomber.

Et pourtant, je suis bien vêtu, pour ce genre de richesses (dans la merde...), grâce à mon père, et ma mère qui aide en plus par-dessous, on a maison à la campagne, voiture de luxe, je ne travaille pas, et bref... Les desseins d'en haut sont impénétrables en bas.

Relents de hareng, de fjord et de glace. Marcelle et moi allons sortir pour digérer. Quel bien qu'entre elle et ma mère, ça se soit arrangé. Et alors moi, je passe mon temps à me dire : et si c'était une autre... Et pourtant...

Plus je me regarde, plus j'ai envie de hausser les épaules : quoi ? Quelle grande chose pas encore accomplie ? Quoi à accomplir ? Et le cours du monde, en est-il changé comme par la bombe atomique ? Admettons que le mien soit intérieur, et alors ? Réponds, océan glacial... ?

**[28 août, Djupassivhata (Norvège)]**

Djupassivhata (ou à peu près). Vingt-deux heures (...62) le 28 – 8 – 62.

J'écris ce nom à la lueur d'une bougie. Nous sommes dans un chalet au bord d'un lac. Ça semble bucolique, mais la réalité est autre : car cette région est le « toit » de la Norvège, et le paysage est effrayant, lunaire, tout ce qu'on veut : des montagnes tout en roches noires mal recouvertes de neiges éternelles. Le lac gris donne à l'ensemble l'allure d'un cratère parmi les volcans. Ça fait bout du monde, avec la pluie qui tombe sans arrêt, et l'unique route qui n'est qu'une piste étroite.

Le hasard nous fait gîter ici, mais j'y veux demeurer trois jours, ou quatre, tant ce site est extraordinaire. Pour l'atteindre, depuis Narvik, train interminable jusqu'à Stockholm – dont la vieille ville ne manque pas de cachet – puis reprise de la 404, laissée à Stockholm pendant le voyage en groupe au Cap Nord. Karlstad, Oslo, étapes intéressantes, pour raisons diverses, sensationnel fjord de Geiranger, et enfin ici, avant Bergen, bateau, Rotterdam.

**[Tous ces moments où Marcelle m'agace... Pauvre...]**

Dans cette désolation, ici, désertique, ce chalet mignon, presque confortable, deux belles serveuses blondes en costume du pays. L'une surtout ! Le lac n'est dégelé que depuis deux semaines ! Et cet hôtel ouvre de mai à septembre (début) : neige bloque tout. Ces costumes du pays, rouges et blancs. Il n'y a rien.

Tout le temps, je ressasse, et puis, mon roman, et puis comment ça marchera, et puis le reste... Il pleut. Je me regarde vieillir avec un sourire rajeuni... D'ailleurs, vieillir... **[Les miroirs (le soir surtout) reflètent plutôt quelque chose de jeune.]**

J'ai brusquement l'impression (m'est-elle venue souvent ?) de vivre devant un guichet. Je tends mon billet à l'employé, et il hoche la tête : « C'est pas encore votre tour ». « Mais enfin, ça fait quarante ans que j'attends ! ». Il hausse les épaules : « Attendez qu'on vous appelle ». De sorte que je regagne ma place, et elle a beau changé, cette place, être partout dans le monde, c'est toujours la même place, dans la grande salle d'attente. Depuis quelque temps, j'ai l'impression que mes voisins me regardent : certains ont avancé de quelques rangées. Mais combien ont pu quitter la salle ? Les voisins me regardent d'autant plus qu'ils se disent : « Tiens ! Il avait pourtant l'air d'un élu ! ». Je le sais bien, et souvent, j'imité celui que j'étais autrefois... Pour que tout revienne... Quoi, puisque toujours, j'attendais... Peut-être pour que revienne la certitude, surtout qu'au fond, lieu sans fond, malgré les haussements d'épaules, je crois !

Puis, tous ces problèmes connexes : Marcelle, ma mère, moi. Avec mon père, oui, simple, net : c'est oui ou c'est non. ([illisible] à mon nom). C'est tout. Mais les autres problèmes ? **[X]**

[12 septembre, Paris]

12 – 9 – 62. Dix-sept heures. Paris.

Appris hier : menace de refus au Seuil, pour moi. Ce sera un de plus. J'essaie de ne pas me laisser « avoir » par la détresse, et fais semblant de croire qu'elle est épuisée. D'ailleurs, je me sens si déserté... Je sais que maintenant, on ne peut me reprocher les « fautes » comme semble le faire le nouveau lecteur, à qui F. Wahl a jugé bon de le montrer. Tous ces cons qui pullulent sur l'œuvre !

Toute cette vermine qui peut enfin, critiquer !

Tout à l'heure, en revenant du garage, j'ai baguenaudé sur les quais et ai accosté une femme blonde.

- Vous avez du feu ?
- Non.
- Vous n'aimez pas qu'on vous parle dans la rue ?
- Non.
- Bien. Vous préférez sans doute rester seule.
- Oui.

J'étais déjà assis sur le rebord de pierre et ne bougeai pas, tenant ma cigarette à la main. Repris :

- Quelle drôle d'idée d'être là pendant le déjeuner ?
- C'est par économie, finit-elle par répondre avec un sourire.

Alors j'entamai la conversation sur les vacances et les écluses s'ouvrirent (celles de la parole !). Une heure après, je la raccompagnai à son travail (comptable d'une bijouterie) et elle me demandait mon prénom, et acceptait de me revoir demain.

Tout ça pendant que Marcelle fait tout, tout, et je me trouve dégoûtant, et l'obscurité me broie. Et tout ça par besoin, illusions, etc. Déjà avec Danielle ç'avait été ce morne fiasco. Celle-ci, Nicole, bretonne, n'est peut-être qu'une de ces rencontres dont par à-coups je parle dans mon journal. C'en n'est même pas la centième partie.

Mais l'équilibre, la revanche, exigent sans doute que je moisisse... Mon Dieu, et pourtant...

**[15 septembre]**

15 – 9 – 62. Dix-sept heures.

Dans le domaine matériel, n'est grand que ce qui atteint quelque chose ; mais dans le spirituel, n'est grand que ce qui approche de quelque chose.

J'avais vu juste. Manuscrit refusé au Seuil. Qu'ils crèvent tous.

Vais peut-être revoir Kanters, puisque *Jojo* est transformé.

Courage, il le faut.

**[18 septembre]**

18 – 9 – 62. Neuf heures trente.

Ai vu hier Henri et Pierre Leyris. Henri assez décontenancé par refus du Seuil. Va réclamer sa préface. Pierre Leyris, gentil, va demander à Flamand s'il m'a lu ou non.

Lis le journal de Du Bos. Cette faculté étonnante de s'intéresser à autrui. Mes autres lectures : commentaires bibliques, Christ, etc.

[9 novembre]

9 – 11 – 62. Onze heures.

Les choses continuent. C'est-à-dire, pour le moment, les refus qu'essuie mon malheureux *Jojo*. Aura-t-il sa revanche ? Denoël a refusé la nouvelle version. Et il est en ce moment de nouveau chez Gallimard (Blanzat est chez Julliard []). Tous ces derniers temps, m'en étais désintéressé. La semaine dernière, avons rejoint ma mère à Trouville, qui y était avec Simone (la gouvernante). Elle est bien, et a montré depuis ce temps qu'elle est chez mes parents, tout son dévouement, son amour même. Il y eut plusieurs beaux jours pour la promenade au bord des vagues.

Là : conversations, et toujours mon avenir, ma destinée, l'exception etc. Et j'y crois malgré tous ces coups de pied aux... Hier, suis allé voir Brenner (chez Julliard, ami d'Henri, gentil, dirigeant *Cahiers des Saisons*). Par le plus grand des hasards, un visiteur se présente inopinément : et c'était Henri, à qui, depuis quelques jours, je n'avais plus donné signe de vie. Pendant que Jacques Brenner partait aux renseignements pour mon manuscrit, nous avons repris notre toujours même conversation :

- Alors ?
- Rien de neuf, dit Henri.

Je m'étais assis en face de lui, à califourchon sur la chaise. Il m'apprit que Jacqueline (sa femme) allait mieux, puis ajouta :

- J'ai vu Parain, hier. Il venait de parler à Blanzat qui trouve que ton roman est trop réduit à l'anecdote dans sa nouvelle version. Tu imagines ! Quand Parain m'a dit ça, j'ai éclaté de rire, et il m'a demandé si vraiment ton livre n'y avait pas perdu. C'est pour ça que je dois voir Blanzat et demain après-midi,...

Henri avait cet air à la fois lointain et concentré. Gallimard doit l'écoeurer en partie, et il s'était promené hier à travers rues plutôt que d'aller à son bureau. Brenner, rêveur, me dit que le lecteur de mon manuscrit était tombé malade, qu'il me fallait attendre un peu. Je vais le revoir jeudi prochain avec mes poèmes. Et je suis parti avec Henri. Il a des tas d'idées, de projets m'adjure surtout de ne pas me décourager. Je lui ai dit que je luttais contre l'enlèvement, et qu'il fallait par conséquent que je me mette à plat ventre.

Comprenne qui pourra.

Fini Journal de Du Bos. Pas mal de pages impressionnantes. Mais cet extraordinaire intérêt aux œuvres d'autrui, lorsqu'on compare à mon journal à moi...

Donc, aujourd'hui, dialogue Henri-Blanzat. A suivre...

[12 décembre]

12 – 12 – 62. Seize heures.

Ce matin, viens de faire conférence au Centre de Culture Ouvrière de trois heures. C'est Dalmasso (copain peintre) qui m'a fait entrer là-dedans. On s'adresse à un public directement, formé de volontaires venant de différentes provinces, pour s'initier à « culture ». Logés, nourris (par État), choisis parmi ceux qui se distinguent dans Club, etc., c'est le public de demain. À part ça, léger neuf : Alain a fait admettre par Calmann[-Lévy] la publication de la *Rencontre des absents* en premier à condition que je sois libre. Marcelle est donc en train de taper le deuxième conte, visite qu'un fils rend à son père à l'asile. Si Denoël me le refuse (comme je le crois), je suis libéré du contrat puisque la loi le prévoit en cas de deux refus successifs. Sinon, s'ils l'acceptent, ils doivent me publier dans l'année. Ce sera toujours ça.

D'une façon plus précise, la loi, prévoit rupture de contrat si les deux manuscrits sont publiés ailleurs. Or, ce ne sera pas le cas du deuxième à moins qu'Alain ne l'accepte. Mais j'espère que Denoël ne fera pas de difficultés pour ça.

Les fêtes approchent. Vois toujours Henri qui rallonge sa préface.

Pour les fêtes, ma mère a refusé de les passer (le 31) avec toute la famille de Marcelle. Elle se méfie, et à tort, évidemment. Enfin !

Depuis quelques temps, aucun succès chez les filles : aborde, rendez-vous, et toujours des lapins.

Ai-je enlaidi ? Et ma gloire ? Et les tempêtes d'adolescence ?

Écris toujours mon nouveau roman. Pour le moment, mille six cents pages. Je tente d'y recréer... quoi ? Dieu... À moi...

À Dordives, la maison se construit toujours. On y va voir souvent. Toujours même vie. À part ça, avec cette attente...